

Latinité et Héliénistique Occidentale

TEXTES DE REFERENCE

Latinité et Héliénistique Occidentale

Candido Mendes



Académie
de la Latinité

Rio de Janeiro, 2002

© Candido Mendes

Publié par

Educam — *Editora Universitária Candido Mendes*

Rua 1^o de Março, 101, Sala 26, Centro

Cep 20010-010 — Rio de Janeiro — RJ — Brasil

Coordenation Editoriale

Hamilton Magalhães Neto

Révision

Annie Davée

Couverture

Paulo Verardo

Composition

Textos & Formas Ltda.

(21) 2516-7997

Académie de la latinité — Siège Amérique latine

Secrétariat général

Rua da Assembléia, 10, 42^o andar, Centro, Rio de Janeiro

Tél.: 55.21.531-2310; Fax: 55.21.533-4782

Page WEB: www.alati.org

E-mail: alati@alati.org

Secrétariat exécutif à Paris

25 rue Château Landon 75010 Paris. Tél./Fax : 33.1.40.35.08.20

E-mail: nelson.vallejo-gomez@wanadoo.fr

I — Prologue Téméraire

La Mondialisation et le Don de la Décadence

Allons-nous partager les expectatives et les promesses de la mondialisation dans l'univers latin en égalité de conditions avec l'autre pôle de la modernité? Celui du monde saxon, lequel abrite de nos jours l'avancée effrénée d'une histoire hégémonique? Sommes-nous en train de manquer ce moment d'opulence, et ne courons-nous pas vers une presque insensible, mais implacable décadence? Et, à l'intérieur de celle-ci, ne nous reste-t-il plus — à l'instar d'un ultime promontoire résistant —, qu'à atteindre, également, notre fondamentalisme? Ou bien sommes-nous encore des survivants, avisés, au sein du crépuscule des empires? A l'image de la Méditerranée hellénistique, qui a survécu à Rome, a moyenné le *logos* dans la patristique, conservé le viatique classique d'Aristote, — gardé dans les madrasas du Prophète —, et a modelé l'Occident à l'époque de la Renaissance?

Pour nous situer dans le nerf historique du millenium, et pour nous y enfoncer les pieds, nous devons considérer les caractéristiques spécifiques qui dictent que la mondialisation n'est pas, simplement, le vieil impérialisme ressuscité, une fois perdues les frontières et les armées des souverainetés,

face au marché universel et à ce qui découle des dynamismes économiques et sociaux actuels. Aux espaces sans entraves ouverts à la civilisation, sa technologie, ses contrôles politiques et sociaux, correspond également, et de façon plus profonde, la dimension de la subjectivité. En d'autres termes, ce qui est le propre de l'homme, c'est ce qui définit la vision qui prône, par l'expérience-même de la réalité, son style de vie, la référence que seule la mémoire et son anamnèse inégociable accordent à la construction de la différence et au don d'un sens à l'existence, en tant que fondement de la liberté.

Pour cette seule raison, face aux royaumes de la nature, modifiés sur le plan objectif de l'évènement humain et de la transformation de l'univers, se soulève ce monde des symboles et de leurs codes, ou de la vie comme étant une lecture faite exclusivement de l'ainsi nommé temps intérieur de l'homme. Ce qui est aujourd'hui unique, c'est cette expropriation radicale du monde, réalisée par des contrôles et des technologies débridées, parallèlement à l'implantation des marchés par le processus civilisatoire.

La totalité de l'impact et du cataclysme de cet escamotage littéral nous échappe: celui de la réalité par le virtuel, de l'instantané de la communication; le discours plus mort encore que la lettre, dans le démontage irréversible du texte par le *e-mail*; morte, l'écriture (ainsi que le cinéma muet; drainée, la représentation — selon le verdict de Baudrillard —, par le simulacre. Ou bien, davantage: séquestrée, l'*exposition* — qui, aujourd'hui encore, nous assurerait le ralenti, plus que la chambre claire de Barthes — du portrait issu de la réalité par l'individu, en tant qu'homme. Nous nous retrouvons face aux nouvelles règles de l'édition sur les conti-

nuités du monde, que nous soustrayons au récit et à la première séquence filmique (perdue, d'ailleurs), de Lang ou de Welles, détruite par l'instant de la vidéo. Nous enregistrons également la ruine de l'art de l'encyclopédie du Siècle des Lumières, remplacée par les *flashes* et les notes syncopées des nouvelles grottes de Lascaux, des démarches interrompues ou des stases des portails électroniques.

De l'Obligation du Fondamentalisme

Défilent devant nous, sans interruption possible, la procession d'images capturées par le cortège du monde intérieur de la mondialisation, et le spectacle, on ne peut plus réglé — ainsi que l'a remarqué Debord —, d'une représentation sans retour ni remémoration. Peut-être ne nous sommes-nous pas encore rendu compte que les limites de cette expropriation du vécu représentent celles du processus même de culture. Ce qui se manifeste, c'est l'encapsulage de la plus profonde des stries de l'Histoire par la civilisation. Le résultat final en est l'exposition du *continuum* de la représentation, ainsi que la subjectivité le demande à l'apocope, au sémaphore et, subséquentement, au code initiatique des simulacres.

C'est précisément pourquoi ce sont les périphéries de cette mondialisation — moins défendues contre son surgissement — qui ont senti prémonitoirement le danger. Et elles ont versé dans le fondamentalisme de la résistance zélotique, dans le sens toynbeenien en toute sa grandeur, lorsque la perte de toute lettre de la règle d'une vision de monde ou-

vrirait une brèche à l'invasion et à la chute de la totalité de cette architecture interne.

L'extraordinaire, en ce temps du millénium, c'est combien ce séquestre de l'âme par la mondialisation triomphante, armée dans sa main droite par les technologies, et dans sa main gauche par la grille médiatique, a conduit les défenses périphériques à l'auto-déplacement de leur monde intérieur, en le remplaçant, parmi les cultures menacées, par celle qui porterait le mieux une cuirasse protectrice. Un Islam, arraché à ses racines naturelles et à la nourriture immémoriale de ses expériences, se transforme en écu oecuménique contre les hégémonies globalisantes. Et les propres minorités noires à l'intérieur de l'Empire se l'approprient, refusant d'être englouties par la civilisation américaine. Au sein de celle-ci, elles se redessinent en tant que barbares d'adoption. Elles se déclarent "nation islamique" suite au trépas imposé par Malcolm X et Louis Farragan à l'ancien prophète Elijah, dans les ghettos de New York, Chicago ou Atlanta.

Cet exemple extrême fait que nous nous demandions autre chose, que nous prenions un autre chemin: face à ces hégémonies galopantes, n'existeraient-ils pas d'espaces pouvant être soustraits, dans le jeu de la pseudo-immersion, ou de la convalescence *sotto voce* du "monde intérieur" dans la vigile pour la glose et le flux des contenus épargnés à l'affrontement historique, pour une refertilisation des valeurs et de la prouesse, une fois le moment impérial battu? Ce fut-là la stratégie adoptée par l'hellénisme, à la fois face aux barbares et face à Rome, en maintenant l'expérience configuratrice latente, et en faisant renaître le monde classique, dans le refuge de la mer d'Éphèse, d'Alexandrie ou de

Hippone. Nous retrouvons, dans notre Atlantique cette fois-ci, au-dessous des Bermudes, une Méditerranée allongée, comme la latinité peut être l'héliénisme de l'Occident. Mais le temps est court, pour que nous ne nous laissions pas succomber. Court, pour que nous ne fuyions indéfiniment la fatalité d'un fondamentalisme. Nous ne sommes pas parvenus, en Amérique Latine, au dur noyau d'une identité, prouvée par la stabilité d'une intégration collective passée au rang du véritable protagonisme de l'Etat-Nation, ou à la représentation entérinée de la conquête, de l'invasion ou de la réplique vengée des barbares.

Du Logos-Verbe à la Glose de l'Imaginaire

Au cours du premier héliénisme, l'on témoigna de l'expérience pluriséculaire, à l'ombre du nerf des dominations, mais à l'intérieur même de leur cadre, de cette médiation unique du *logos* par le verbe, lorsque les temps de la chrétienté nous ont fourni la proto-hégémonie de l'Occident. Le recensement reste encore à faire de l'extraordinaire travail créatif où les conciles, justement dans l'héliénistique de Chalcédoine, d'Éphèse et de Nicée convertirent la vérité des certitudes à celle de la parole. Et eurent pour résultat — en tant que *momentum* de la culture qui naissait en leur fond — la bataille des hérésies, de même que le *logos* de l'Académie et du Lycée ne pouvait se vivifier que dans le *agon* de la sophistique. L'on ne brisait jamais le support, *ad inferi*, en Méditerranée, d'une dialectique, pour plus émolliente qu'elle fût. L'aristotélisme et le platonisme se maintenaient dans le travail exégétique, à travers les Umayyades et les Abbassides de la contrevison de la culture hégémonique, et venaient ré-

cupérer, comme butin, au nom de l'Occident laïcisé, ce qui leur appartenait depuis les prodromes.

Jusqu'où l'Amérique Latine a-t-elle aujourd'hui réalisé une médiation comparable à celle du *logos*-verbe, apportant de façon unique, dans la modernité, l'onirique en tant que propitiation d'une identité refluee, comme rupture de ce que l'Occident avait camouflé, par la colonisation radicale de l'âme? Nous pénétrons dans la contrefaçon du propre temps fondateur des pseudo-indépendances; de la diachronie irrécupérable, pour beaucoup, de refaire l'État-nation; de perdre l'horizon des invasions ayant le barbare en son intérieur, mené bien loin de l'esclave domestique, ordinaire et pédagogique, jusqu'au silence de l'exclu.

Suivant le même pas que les accomodations du "credo" de l'hégémonie chrétienne, du réel converti au *dictum*, nous tombons sur cet immense travail de vigile, par la splendeur de l'imaginaire, du commencement de l'exploit, pour compenser les *salidas* frustrées; les répliques, au sein de l'indépendance, de l'inoüi de l'empereur Iturbide à l'avidité mythologie de Bolívar, aux Armagédons rendus au vérisme, dans les *Sertões* de Euclides da Cunha; de l'effort sur-humain exigé de l'expérience d'un "pour-soi" parmi nos peuples, à distinguer entre le patriotisme et le nationalisme, dans la récupération de l'authentique pour la fondation de la conscience collective.

Alexandrie et Buenos Aires

Pour pouvoir penser l'universel de la latinité, il est nécessaire, avant tout, de discerner ce nouveau refuge, entre Éphèse et Hippone, où se cache le processus de culture de

notre temps, camouflé face à l'hégémonie — ainsi que les gnostiques finiraient par réapparaître comme albigeois — en un épiceutre secret, où Buenos Aires demeure pour nous comme une Alexandrie de toutes les reparties.

Cette latinité du nouveau millénium est ce qui nous permet d'effectuer ce travail de l'esprit en notre Atlantique, suivant autant d'étapes où nous parvenons à la glose de l'imaginaire, en tant que préparatoire d'une nouvelle fertilisation historique. Le viatique d'une reprise est, encore, onirique, après les reparties frustrées de notre auto-détermination. Nous l'entendons en tant que médiateur d'une nouvelle matrice de l'apprentissage du temps intérieur, coïncé entre la trop longue attente et l'arrivée du *volkswanderung* de peuples exclus, étant donné que les institutions sont trop concentrées dans l'inertie, toujours, de la contrefaçon coloniale ou de la sidération globalisante. Combien de Mexiques aurons-nous encore, en leur authenticité proto-conquise et dans le contrevent de ce pronostic?

L'héliénistique occidentale, à l'oeuvre dans cet Atlantique, nous fournit, d'un seul coup, le dépôt nous permettant de percevoir et de conserver notre identité, car nous avons bâti un monde dans l'attente d'une histoire. Et nous pouvons dorénavant le suivre, dans ces voix universelles de la latinité, selon toutes les étapes dans lesquelles la grammaire d'un discours de la représentation se dédouble en moments constitutifs et remarquables. Notre héliénistique n'est pas celle du *logos* retraduit au verbe. Mais celle de l'imaginaire à l'état vigile et, à la fois, retourné sur lui-même, dans les actions frustrées pour le devenir et la caution pédagogique de la nouvelle repartie. Nous vivons l'excès d'un onirique fonda-

teur — retombé sur lui-même —, et aujourd’hui, réserve visant à s’imposer à la décadence de la mondialisation comme abri de ses exclus.

Il suffit d’observer, dans cette extraordinaire littérature de l’Amérique Latine contemporaine, la construction, étape par étape, du discours de “notre” temps intérieur, cherchant l’implantation sur l’évènement qui est autour. C’est-là la saga prise à la chronique organique des générations, dans le renvoi, encore endogène, des familles, des clans de Carlos Fuentes, ainsi que des filières cordobaises de Ernesto Sábato, encore ouvertes sur le grand arrière-plan de son flux migratoire. Or, parallèlement à cette première anamnèse, nous avons pour fourrure la caution pleine de l’onirique, dans l’utopie immobile de Macondo. La réserve indestructible du pouvoir de se reconnaître dans le placenta de la hutte, libre encore du “mouton d’or”, est suffisante.

Dans ce qu’un Dumezil, un Vernant ou un Heidegger récupérerait à l’époque de la fondation du “monde”, ou de l’architecture intérieure de l’*eidōs*, voici, entre nous, tout l’exercice de la prémonition; ce qui se sait, c’est l’aberrant, au début de l’historique, conjuré dans l’insolite-même sous-trait à la réalité. C’est l’impact du *Yo, El Supremo*, de Roa Bastos, par la caution de l’excès et, dans une première purge du surprenant, du Dr. Francia, plus grand que son mythe. Ou bien la prémonition prudente dans la maîtrise pleine de l’allégorie *in malis*; du pressentiment de l’Histoire qui a déraillé dans la catastrophe entre la fable et le *factum*, anticipé par le tunnel de Sábato.

Nos exorcismes abondent sur la scène toute préventive de l’évènement, redoutable dans sa frustration. De la saga

en péril dans le vaste monde; du temps interne sorti de son nid, dans *Tierra Nostra*, de Fuentes; de l'imaginaire tombé dans l'histoire *in fieri*, par l'alibi somnambule de Jerónimo de Aguilar; ou dans la dévolution-limite de la trame, recueille intrigue par intrigue, au sein de la projection du multiple sur la propre abjection, selon l'insupportable complexité de Artemio Cruz. Et c'est une rupture apaisante également, celle de la fresque portant sur la saga, que Fuentes nous offre aux temps de Laura Díaz.

Dans les réflexions de la moderne sociologie de la culture et la méditation de Ricoeur sur le "temps intérieur" du récit, nous trouvons le *epos* en tant que catégorie des vécus collectifs. Il réfléchit une instance fondatrice de la prouesse, sortie de son imaginaire et y retournant comme narration. Il traduit le renvoi parfait de l'événement objectif, noble ou héroïque, agrandi par la chronique et le faste, et demandant une installation nouvelle dans la mémoire en tant qu'épopée.

En Attendant notre "Guerre de Troyes" et l'Épique des Exclus

C'est en ce point particulier que la latinité d'Amérique Latine attend encore ses exploits, inséparables d'un temps historique replet. Nous réclamons un Bolívar plus grand, esquissé au-delà du mythe facile, dans l'intimisme où Gabriel García Márquez le restaure. Nous attendons la sortie de la chronique, de Juarez ou du zapatisme. Nous espérons l'arrivée du récit de l'hécatombe paraguayenne dans le dénouement de Solano López. Nous disons la *mea culpa* brésilien pour les mauvais traitements d'un Getúlio fondateur,

présentis dans le ton que nous en a donné João Ubaldo dans *Viva o Povo Brasileiro*.

Dépassons les prémonitions et les exorcismes. Mais mériter les mythes fondateurs, serait-ce encore de notre temps? Dans quelle identité les exclus vont-ils se reconnaître, à côté de ceux qui sont simplement marginalisés? Ou bien y aura-t-il reconstruction d'une gestuelle perdue par l'indigénisme pré-colombien, dénaturée dans le profil du "bon sauvage", et qui a émerveillé Montaigne avant Rousseau? Pourquoi avons-nous ignoré, jusqu'à présent, la fertilisation de la mémoire, dans le circuit Brésil-Angola de la miraculeuse Reine Janga, du véritable cycle de la lutte négrière, des chemins menant de Luanda à Rio et vice-versa? Quelle nouvelle étape, dans notre écriture, a-t-elle permis à Vargas Llosa de pressentir, dans la mutinerie prématurée de Antônio Conselheiro et des *Sertões*, la *Guerre des Mondes* des exclus? Ou jusqu'où s'étend, encore sans chronique, la geste des sans-terre au Brésil actuel, exposée à l'élimination médiatique? Ou bien, au contraire, son appropriation se trouve-t-elle dans le message le plus créatif de la frontière interne, soit, celui atteint par le néozapatisme du sous-commandant Marcos?

Il nous manque, il est vrai, la Guerre de Troyes, berceau de l'inachevé parfait, par où l'historique a pris soin que le temps, ainsi que la mesure de l'homme et son architecture, soient transposés, en ce millénaire, dans l'enfer urbain babylonien. Nous avons la métropole, comme le périple des Ulysses, au cas où la latinité survivrait bien avec cette Buenos Aires-Alexandrie, l'arcane épuisé, par l'excès du scrutage pythagorique, de Borges, le pseudo, le vrai, le jamais méconnu. Nous disposons de la capitale pour notre exode

vers le dedans ou pour ce que nous pouvons promettre au monde de l'“exil de l'autre”.

Quoi qu'il en soit, *in malan partem*, nous possédons des augures d'Iliade pour notre possible dénouement, dans *Informe sobre os Cegos*, de Sábato. Que nous soit laissé le Buenos Aires des labyrinthes fouillés, de l'errance de l'attente, *dársenas*, diagonales, toisons d'or épuisées, vestige sans ruine dans notre delta Atlantique et ses portraits récurrents. Aussi bien la cité de notre permanence, comme celle de la rupture des *fayouns*, de l'*uniqueness* alexandrine: ses yeux grand ouverts, monumentaux face à la mort.

II — Prémisses Prudentes

Le Rapt de l'Histoire par la Civilisation

La mondialisation ne vient pas seulement exaspérer les phénomènes classiques que nous vivons actuellement sur la terre et ses limites, de l'hégémonie technologique, du pouvoir ou bien financière. Elle peut être vue comme la configuration, toujours plus exemplaire, de cette avancée du processus civilisateur sur celui de la culture, dans le déséquilibre entre les stries qui composent les matrices de l'Histoire, ainsi que l'a bien remarqué, par exemple, Alfred Weber dans son déploiement contemporain. Il n'en est pas autrement quant au phénomène de son accélération, toute arrachée à ce saisissement chaque fois plus libre de la rationalité sur l'avoir lieu, armé des contrôles de la nature et de la vie sociale.

Nous sortons d'une innocence première dans les jeux de la causalité, pour la voir refaite à l'ordre des désirs de l'homme, dans la transformation du monde selon sa volonté. L'univers, prisonnier de l'inertie et des mythes, s'expose, par l'intermédiaire de la civilisation, au court-circuit de la découverte de l'oeuvre de l'homme, ses atouts, son butin, sa surprise, sa reproduction indéfinie, lorsque nous persévérons dans le vol de Prométhée. Cette soustraction du cosmos à sa léthargie poursuit accomplissement sur accomplissement, virage ouvert à la démesure perpétuelle du saut, saisissement — selon la leçon heideggerienne — du labeur de la main sur la nature et la virginité de l'Eden.

Bien souvent, cependant, nous comprenons à peine ce que peut être la réflexion mordant sa propre queue et revenant sur un objet, ou réitérant l'assujettissement dont elle a fait sa propre pâture. La civilisation innove, ainsi qu'elle se réifie — dans cette transmutation *ad intra*, une fois rabattu le propre dard qui a fait démarrer le scalpel initial. Aucune visée hégémonique ne s'installe sur le devenir, sans se briser, butin appauvri, sur un nouvel horizon de conquête. Pas même en se réifiant, d'autre part, n'échappe-t-elle à la réduction, quand elle envisage le vol commis contre les dieux. La voilà soumise, la civilisation, au régressif des simplifications, au retour constant à la première prise sur cet univers, qui transfigure et met en prison sur parole toutes les reconstructions de monde, qui désire être le miroir de l'homme sur l'image primordiale du cosmos.

La philosophie du XX^{ème} siècle a réussi, dans le champ de la subjectivité, à fixer le compas entre la réflexion, la réduction et la réification, ce en quoi Lukacs prolonge Hus-

serl, dans le sort inéluctable posé sur l'intentionnalité: comme apprenti-sorcier, ce qui est conceptualisé ne fait plus de distinction entre l'objet et les rapports entre objets, également chosifiés. En ravissant le survenir de l'Histoire, le réductionnisme lui impose la lecture, par ce creux continu, de ce qu'il articule, à ce qu'il contemple: les sériations de la représentation imposent, dans leurs apocopes, la bonne sauagerie de la connaissance et échappent au grand compas des phylogenèses, des mutations, du continu renversé par le propre poids de son entropie.

La révolution technologique, l'invention de l'Etat, l'objectivation du parler, la lecture des rêves, sont autant de jalons de cette civilisation poussée en avant par le méfait, de Prométhée et la découverte de la carence, aussi infinie que ne l'est sa contre-partie, l'abondance de l'Eden, nudités que la panoplie de l'*homo faber* ne remet, entièrement, jamais. L'innocence paradisiaque de l'être lithurgique étant perdue, il n'existe pas de miroir pléthorique de l'homme.

Exil et 'Mimesis' de la Culture

Nonobstant le fait que toute la multiple sociologie de notre temps vienne nous porter secours, nous persistons à nous interroger sur où peut bien mener, dans le déconstructivisme post-moderne, la vision d'une Histoire tout aussi ondoyante qu'unitaire. Quoi qu'il en soit, nous savons les troncs basiques du détissage de cette causalité, dans laquelle, comme processus social, la force organique de la vie collective suit son cours; en tant que civilisation, elle se détache, en entier, de toute trajectoire continue dans l'arc

des contrôles et des fusions infligés à la nature; en tant que processus de culture, elle installe le temps interne spécifique de notre subjectivité, inscrite comme représentation. C'est en elle que l'écoulement acquiert une mémoire sociale et le royaume de l'homme: celui du "monde" fondé face à la "nature", lorsque le geste se referme en sens, le temps en vécu, la reconnaissance en différence, et le "se situer" en liberté.

C'est, par conséquent, *a latere* de cet arcane, tout aussi menacé que né de la dernière décantation du survenir, que cet univers soustrait à son magma fait irruption, par la conquête civilisatrice, pour se soumettre à la domination et aux nouvelles règles de cette économie de désirs et de possessions intarissables, redoublés. La technologie et le pouvoir constituent les puissances qui soutiennent la nature humaine. Mais ils demeurent dans le vestibule de ce monde intérieur qui se bâtit, marqué comme la conscience à l'oeuvre, au-delà, même, du miroir de la réflexion, dans ce qui s'esquisse comme le "plus-être" de cette jouissance du temps, dans le vécu qui s'épure et qui est, dans sa totalité, le renvoi entre la différence et la reconnaissance, le *plaetus* transformé en *uniqueness* de la perfection de chacun. Il ne peut y avoir d'autre transcendance possible pour cette condition humaine, par ce qu'elle fonde — jeu, jouissance, exercice, figuration — comme absolu de sa liberté.

“Monde Intérieur”, Décantation et Syncretisme

Cette herméneutique de l'Histoire, exigée par l'urgence avec laquelle la mondialisation s'abat sur nous, nous est absolument contemporaine. Notre tâche consiste à vérifier —

dans le rudimentaire-même, qui constitue la vertu des évidences —, combien nous ne vivons aujourd’hui que le détachement, dans la matrice de notre devenir, de cette accélération civilisatrice sortie de la niche de l’Occident vers une irradiation-limite, oecuménique. Or, cette décapsulation tue, au sein des anciennes périphéries, les cultures qui déchantaient. Cette “civilisation”, émergente à l’horizon de tous les mondes distants, les polit par la *mimesis*, ou par l’imposition du canal hégémonique, du voir la vie et de lui attribuer un sens.

Il nous manque encore, néanmoins, la distance pour pouvoir baliser l’élan de cet alluvial de la technologie ou des contrôles sociaux, en égarant les matrices du devenir originel. Notre propre dimension inrenouvelable du “temps intérieur” serait elle-même en péril, nous exposant à la perte des conditions du déchantage de la perception collective par l’intermédiaire du syncrétique, qui peut prendre sa place. Ce que nous sécrétons comme nous appartenant, dans notre façon de nous représenter et de nous reconnaître, est renversé par les cosmos médiatiques, nous expropriant de nos racines d’identité, d’“être au monde”, ainsi que l’a esquissé la grande vision critique du culturalisme du XX^{ème} siècle.

Le fait que s’opère une véritable transhumance, ou une transposition de contenu de la représentation dans cette culture réifiée, rend bien compte de la violence civilisatrice-limite. Figurations, credos, et rites ont eu recours à l’extrapolation comme forme de survie hors de l’espace et de la condition de vie qui produisent leur reconnaissance sociale ou la subjectivité, qui n’existe qu’en tant que déchantée.

Mondialisation Civilisatrice et Fondamentalisme Œcuménique

La “nation islamique” gérée par les groupes afros au coeur-même des Etats-Unis traduit de façon exemplaire cette transhumance, tout autant que la voracité mondialisatrice — égarée des axes de convergence où nous la voyions encore comme “modernisation” —, qui a créé l’impératif du fondamentalisme face à ces cultures-là, exposées à une mise à nu historique radicale. L’universalité civilisatrice occidentale et les contextes étalés à l’incongruence de ces processus répliqueront par la ‘*mimesis*’ comme profil subsistant, *contra naturam*, de cette culture réifiée. Cette résistance à tout prix, au tournant du millénium, recourut à l’Islam, noué à sa meilleure force fossile: ainsi emballé et endurci, il put transposer et transvaser ses contenus, détachés du vécu original. Ils se transforment de la sorte en amulettes d’une confrontation authentique avec l’histoire hégémonique, surchargée à son tour dans ses dynamismes et ses noeuds.

Plus grave encore est la véritable expropriation invisible qu’entraîne le processus civilisateur survenu au sein de l’espace historique-même qui lui a donné naissance. C’est sur lui qu’on pointait jusqu’alors les différences de la subjectivité collective permises par le relief grossier des frontières et de leurs murailles, lorsque surgissaient les souverainetés politiques en Occident, en maintenant leurs diverses cultures en gestation. C’est ce qui disparaît aujourd’hui sous le terrassement des parties habitables de la terre, en un véritable tournoiement des points cardinaux de l’Histoire. C’est ce double rapt-même que nous vivons au

sein de la modernisation, soit par la trans-substantiation des représentations dans l'univers des virtualités et de la communication instantanée, soit par l'extension, toujours changeante et immensurable, des marchés actuels ou des espaces de sociabilité, dans l'échange des contrôles directs par l'induction de l'inconscient collectif et la permutation indéfinie de ses reconnaissances sociales. Face aux cultures multiples, on a érigé la spirale civilisatrice. Et, selon la propre chronologie de la modernisation, on a calqué l'arrachement mondialisateur définitif sur le monde saxon, en lui faisant subir une transmutation de nature à travers le détachement de l'un par rapport à tous les processus constitutifs de l'Histoire.

Nous ne pouvons plus espérer que la décantation de la veine de la culture se poursuive, soustraite par la machine prométhéique, fixant son paradigme comme archétype exclusif des représentations. Le progrès technologique a parasité le monde intérieur, pour l'étouffer ou imposer les canons et les temps *ersatz* aux vraies *exposures*. Il a transféré le "vécu", sous-espèce du processus d'une autre nature, qui l'a dérobé, sur la scène du moment, lorsque se sont juxtaposés le saut, qui commençait à peine, de l'exponentiel civilisateur, et la culture de son immédiateté. C'est le "monde intérieur" de la révolution industrielle, dans son cadre américain, qui subit les réductions et les réifications d'une représentation déviée de sa matrice. Ce n'est plus la décantation du vécu qui se poursuit dans la mondialisation, et sa tolérabilité, réduite au transit de mémoires et de symboles. C'est dorénavant l'apocope irréversible de ce que serait l'architecture d'un espace-temps intérieur, marqué encore du

sceau de l'authentique référentiel du sens ou de la représentation, qui la régit.

De même, les autres cultures, contemporaines de l'âge canonique de l'Occident — ainsi qu'a pu le constater le dernier millénaire —, ne sont pas uniquement confrontées à cette résistance épuisante. Dans le terrassement de la mondialisation, les traits du processus culturel ne demeurent que par ce qu'ils manifestent en tant que métamorphoses de la civilisation. Multiples et imprévisibles qu'elles sont, mais payant toujours le prix de la perte de ce qui fait de la vie un vécu et un geste, dans le définitif arrachement de ses entrailles, du contexte original, aux marques de sa simulation et à la subtilité de l'*ersatz*. L'*homo faber* ne remplace pas, lors du dernier escamotage, la *poesis* de l'homme.

“Techne” et Vécu dans le Même Nid Méditerranéen

Les deux derniers millénaires se sont vus confrontés au surgissement de l'aventure prométhéique, presque indistincte, tout d'abord, du nid de la culture. Encore hésitante, errante même, dans le premier temps de la réflexion. Et elle fut échangée, dans ce que nous reconnaissons comme étant le sol de l'Occident, contre le flux arabe, juste au passage des années 1000, à cet âge fortuné où la force des hégémonies politiques des empires ne conditionnait pas le commerce de la connaissance et le transit exotique et universel des merveilles à masquer son enfance technologique; celle de la poudre apportée de Catai ou d'Aristote enlevé aux études arabes.

Exposées au déchaînement de la mondialisation, c'est en tant que décadentes/résistantes que les cultures demeurent, laissées *sub tegmine fagi* à l'ombre de l'exploit civilisateur. C'est pourquoi elles peuvent lui opposer l'indéfinissable durée d'une seconde héliénistique méditerranéenne, répétant celle qui a placé le monde classique dans le flux et reflux stimulant de la fécondation barbare, du crépuscule des créativités cachées ou camouflées. Il serait pertinent de poser la question suivante: les échantillons de la veine interrompue alors, iront-ils des multiples expériences vécues par l'Occident, jusqu'aux futurs musées de la cybernétique sociale et du virtuel sans restes? Demeureront-ils comme des racines épargnées pour des mythes de l'alternative impossible, de la différence perdue, face au syncrétisme sans retour? Ou bien ces tentatives d'inconformisme vont-elles devenir les découvertes, encore vivantes, des nouveaux barbares *in faciendo*, des récupérations, au sein-même des expropriations multiples que le simulacre nous impose?

D'entrée, c'est le poids objectif de la latinité qui est remarquable sur cette scène-là, le dernier refuge visible de l'hétérogène face à la culture embarquée dans la mondialisation. Nous gardons le profil encore reconnaissable du temps où l'Occident tentait en son sein de jouer le jeu innocent des différences, dans la convivialité guidée de la mémoire et dans son récit. A partir de l'accélération civilisatrice de notre devenir — auparavant le lac tranquille d'expériences spontanément diversifiées et fixées en leur mémoire distincte —, la course à la conquête prométhéique s'enflamme. Et, face à l'enchevêtrement littéral de l'Histoire et de son processus civilisateur, la mondialisation

brandit la culture saxonne, comme si elle l'étranglait et la façonnait, en tant que répertoire du monde intérieur possible, selon un nouvel espace-temps, miniaturisé, de notre condition humaine.

Certes, il est bon de relever également que l'Occident classique, lors de son âge d'or — du XVI^{ème} au XX^{ème} siècles —, chercha à atteindre un véritable pluralisme de versions de son "monde intérieur", rendu possible par la distillation de l'Etat-nation, aux frontières à la fois nettes et poreuses; l'invention de la souveraineté comme un creuset d'instances catégoriques au moulage historique; des volontés simultanées et distinctes d'identité et de reconnaissance collective.

III — A la Façon d'une Interrogation

La Latinité: Héliénistique Occidentale

De même, aujourd'hui, nous devons nous demander, face au rapt du processus de culture, jusqu'à quel point l'ultime survivant d'expression macrocontinentale de cet "âge d'or" — la latinité —, n'est pas seulement le témoin d'une somptueuse archéologie, permettant la visitation des siècles à venir, mais aussi celui de la survie de ce qui est enseveli, au plus vite, avec le monde réduit à l'espèce civilisatrice. Cela revient à dire que, dans cette Méditerranée intérieure, cachée en ses routes secrètes, la latinité réussirait à se maintenir comme décor polémique de la mémoire, allant jusqu'à éviter un fondamentalisme humaniste. Ou, au pire, elle conserverait le souvenir de la rémission entre la li-

berté et la différence, ou du canon de l'absolu de la personne en tant qu'irrefaisable.

Face au vertige des conditionnements globaux, accélérés sur la propre "prise de conscience" de la latinité, l'assomption du "risque calculé" du fondamentalisme peut se retrouver devant un état de "nécessité historique" de maintien de cette "mesure de l'homme", dans l'univers de l'ainsi nommée "qualité totale", ou de la prévisibilité-limite, ou bien encore d'une guerre sans victimes. Dans ce même défi dans lequel nous nous engouffrons à l'horizon global, nous apercevons le leurre éludé, le camouflage du vécu endormi, permettant à la latinité de reconstituer ce qu'est le véritablement héliénistique, médiateur opiniâtre, témoin ou fertilisateur de la mémoire. Analogue à celui qui fit de la Méditerranée plus vaste la projection résiduelle du monde classique, indépendamment de la vicissitude romano-impériale. Une telle perspective peut se consacrer à la meilleure culture de l'universalité en tant qu'idéologie pure, dans le meilleur des sens mannheimiens. Et tente, par cette voie-même, la permanence de la strie du processus contemporain de culture au sein de la sinuosité voilée presque complaisante et dans l'exil du miroir, stratégiquement sous-trait au combat du Leviathan prométhéen.

La latinité nous laisse ainsi, dans ce crépuscule de bénéficiaires de l'ingrédient civilisateur, sans l'exigence d'une identité de citoyenneté capable de permettre — essentiellement à partir de l'Amérique Latine —, les remises en scène de ses apogées du XX^{ème} siècle et des niches de diachronie, sans avoir à subir la perte de sa figuration. L'entracte se répète, languissant, de Bysances et d'Alexandries, après le

passage du nerf de la cause historique, soutenu par l'aura qui s'est juxtaposée, imperceptiblement, aux zéniths des empires.

Vers un Au-delà de l'Arcane Romain

La préhistoire de la latinité se bâtit, tout entière, dans la construction de l'arcane final de ces rémissions secrètes sur lequel débouche l'Occident; d'une Athènes survivant à Rome, abri des tyrannicides de César, de la patristique de l'Asie Mineure, d'Éphèse à Hippone. Ce sont tous des viatiques du *logos*, pour le conduire à la modulation du verbe pléthorique chrétien, entre credos et hérésies, de l'espace des places aux cloîtres, des écoles aux forums et de la fécondation finale des villes aux empires, dans le partitif absolu des *duomos* et des *podestas*.

Cette latinité forgée par son héliénistique recyclée, plus que par la romanité, constitue l'embasement de l'avancée du moderne — ainsi que de son prolongement civilisateur — après avoir vaincu l'assaut, sur la même scène, des cultures arabe et turque; après avoir médiatisé, par le *logos*, la *doxa* du verbe; après avoir porté la guerre à la justification transcendante de la Croisade et cautionné la consolidation inédite de l'universel par la rhétorique de l'empire sacré, assuré *in extremis* par les connétables germaniques. La subséquente irruption de la courbe ouverte de la civilisation, menant au parasitisme les autres stries du devenir, se décapulait, au prix de la violence ou de la scission, sur les *continuums* de la mémoire; elle brisait sa tradition immédiate, en faveur de la renaissance d'un *epoché* fondamentaliste de re-

tour aux origines classiques, ou à la fête de l'innocence retrouvée de la raison.

Le *quattrocento* édite des fastes sur son anamnèse immédiate, annulant, par-dessus ses canons, le cours antérieur de ses "temps internes". Devant l'héliénisme, le court Moyen-Âge se tarit. La fin de la médiation hégémonique de l'Occident promue par le christianisme permet d'entrevoir l'apport, quant au primat du devenir historique, de toute réserve de l'arcane intangible, transmis à la Renaissance.

Le monde contemporain, qui débute sur la genèse de l'État national, va se permettre le luxe de cette réfraction multiple de l'Empire, en répondant, au sommet du pouvoir, par les souverainetés, tandis qu'il subsume également l'enseignement du verbe au *cogito*, de la construction athlétique et argumentée des universels. Défiée durant la Réforme, la protolatinité réagit, et garde, dans sa splendeur, le dogme du Concile de Trente — le dernier, par rapport à la naissance de la modernité —, en imposant la Contre-Réforme. Mais l'Illustration — dans le jeu de ce même détissage de la *ratio*, arrachée à celui du *corpus* de la croyance —, réifie l'universel en tant qu'absolu philosophique, sorti de la prison sur parole de la transcendance du credo et de la connaissance assujettie aux savoirs administrés du salut.

Le devenir de l'Occident ne pourrait échapper au contrepoint de cette restitution du *logos* au podium classique, s'il continuait à être lu comme verbe. La Contre-Réforme est latine par excellence, aussi bien en essayant de restaurer la transcendance, même laïcisée, qu'en tant que connaissance privilégiée, même si l'architecture naturelle de la cité de

Dieu est perdue, et que se maintienne la cité des hommes. Ou celle de la représentation que lui prête le baroque à la place du *sursum*, de la transparence naturelle des cathédrales. Cela ne constitue pourtant pas une raison pour que la réaction romaine contre l'Occident de Luther et de Calvin ne doive pas figurer, comme surplus, de l'élancement *a divinis*, rendu à la terre, une fois interrompue l'hégémonie naturelle par laquelle le symbole de la foi, comme alpha et omega, effilait les tours gothiques.

Cet ondoisement né pour venir se briser au point précis de la récurrence, ou de la volute enceinte, constitue un excès intumescant. Non pas essor, plutôt évolution d'un retour tournoyant de la construction d'un monde intérieur qui aurait perdu l'équilibre. Le sismographe de cet accouchement du *logos* l'a accentué, devant franchir la *doxa* et y calquer une première marque de nostalgie historique. C'est celle du bourrage où elle se représente, pour masquer le monde qui lui a échappé, à tout jamais, dans ses toniques d'expérimentation. Ou bien de la raison sèche et fondante dont on constelle le Siècle des Lumières.

Quelle est donc cette latinité, la nôtre, qui se niche dans l'Histoire, toujours davantage, comme dépôt d'une connaissance récupérée et d'une lente sortie du credo, par le pluralisme intrinsèque d'approche du réel? Quelle est cette latinité qui, à la fois, réitère cet empire du verbe comme expérience, plus que millénaire, d'appel à la formulation consensuelle de certitudes, telle la contrefaçon la plus proche d'un *incipit* de la raison? Mais, quoi qu'il en soit, qui exige, en tant que critère de la vérité, la lecture d'une révélation ou le canon d'inaltérabilité primatial du communiqué, par rap-

port à un objet de connaissance et une réflexion nue? Le désir irrépressible des conciles du millénaire antérieur à la Renaissance répond de cette tension créatrice, dans cet *agon* de l'irruption sauvage de l'*ergo* et du *quia* par rapport à l'implacabilité du *dixit*.

Notre Décadence Somptueuse et Canonique

Dans l'histoire canonique du XIX^{ème} siècle, nous ne devons pas signaler uniquement la défaite finale, en Occident, des empires des nations face à l'absolu des souverainetés, en tant que responsable du rassemblement des différences historiques survenues aux anciens continus sacrés dans l'organisation des États. Ni même souligner, à l'époque des métiers à tisser mécaniques, du télégraphe ou du moteur à explosion, de l'émancipation définitive des technologies, qui précipite le changement, celui-là même qui régit les hégémonies sociales, obéissant aux causes historiques désormais en vigueur, qui rend homogènes les collectivités, qui séduisent, par les acteurs qui le provoquent en frappant, irrévocablement, pour leur obsolescence — en termes de progrès économiques et sociaux —, ceux qui se dérobent à la "civilisation".

C'est comme si l'Histoire restructurait son mouvement par l'intermédiaire de ce levier, et ce, d'une façon chaque fois plus accélérée, en définissant, par ses points d'irruption, la marque espace-temporelle de sens des corps sociaux. Plus la Révolution Industrielle prend de l'ampleur — et qu'on la définit, à l'époque des impérialismes extra — Occident en tant qu'annonciatrice sauvage de la mondialisa-

tion —, plus l'axe du processus civilisateur tend à abandonner le monde latin. Mais ceci de façon à permettre que se reproduise cet héliénisme évanescant d'un temps en désaccord camouflé, empêtrant la "règle d'or" dans le renvoi entre le processus social, celui de la civilisation et de la culture. Nous gardons, presque imperceptible au départ, la disjonction qui suit le renversement irrémédiable qui s'opère entre ces dynamismes. A ce moment difficile, la latinité ne peut qu'être le témoin de cette rupture qui se fait, si possible, à temps, vase de sa mémoire et de sa narration possible.

Nous apercevons, par là, comme marque spécifique de l'espace-temps de l'Occident, cette disfonction du devenir, dans l'absorption du processus de culture par celui de la civilisation. Ceci indiquerait un phénomène nouveau, dans ce *locus* propre de l'arcane de l'homme, rempli de sa manifestation de sens. Il viendrait figurer l'asphyxie, par la manifestation des valeurs qui se soumettent à sa colonisation, parasitée par la strie rompante de ce devenir confiné aux mimiques ou aux innervations mutilatrices, ou comme contre-façon du geste, de la découverte intégrale de la liberté, de la référence de l'homme à son contexte. L'enlacement civilisateur étouffe cette condition, lui donne une expression forcée, hors de son *habitus*, soumise au plan de la domination et de l'objectivation — par rapport à celui du vécu, de son *decanting* et de son image. Cette disfonction n'exclut pas — elle les encourage plutôt — les espaces de vigilance, dans lesquels la culture ne s'est pas encore entièrement exposée à ce rapt qui décaractérise et qui consacre, dans le pluralisme permettant un même devenir, un dépôt épargné.

Ou mieux encore, ce déplacement fait irruption, et protège, dans la frange du contenu capturé comme réservoir, la

mémoire de cette expérience intègre antérieure. Il combat dans l'ombre fondatrice d'une décadence/résistance, stratégique et cruciale. Donc, dans le monde actuel, la latinité gagne une importance stratégique face à l'articulation de cet Occident qui a maintenu le monde saxon comme otage, et qui l'expose maintenant au dépérissement, comme culture arrachée à son contexte. Il serait peut-être possible d'aller, d'ores et déjà, chercher les prémonitions de ce syndrome dans les univers mentaux et les représentations de leurs chefs-d'oeuvre, au XX^{ème} siècle, et d'accourir vers ce déversoir et vers le changement de l'architecture de sa subjectivité.

IV — Proposition, avec Brio

Pour une "Défense et Illustration" de l'Héliénistique Contemporaine: ses Sagas, son "Epos", son "Lore"

C'est chez Proust que commence la symptomatique de l'appréhension d'un temps historique comme contenu du vécu, travaillé pour la première fois dans le méticuleux déphasage de son flux historique, passant à la spéléologie du musée. L'écriture de Marcel est une déclinaison littérale de l'universel du temps, à demander l'insertion intransférable d'un vécu en rétraction, de la construction duquel l'artiste prémonitoire peut se rendre compte. Une telle perception ne peut être figurée qu'*a latere* de la strie civilisatrice, et introduite sur le plan du devenir, expropriée par le processus-roi. Elle ménage le temps intérieur bouleversé, comme peuvent le faire les calmes douceurs de l'héliénistique naissante. La *Recherche*, déjà en tant qu'archéologie, s'oppose ici à

l'instant pléthorique et explosif par lequel lui répond, à la même époque, le jour fulminant du surplus pléthorique de l'instant de Leopold Bloom, de l'*Ulysses* de Joyce.

Ce n'est que dans les recoins de la latinité aujourd'hui que nous pourrions donner libre cours à ce temps en conserve, sorti du vacarme de l'accélération historique. C'est là que se reconnaissent diverses remémorations, irréversibles, dans le vécu déjà franchi, ainsi que l'imperceptible banquise du *mainstream* civilisateur occidental. Et ils recensent la coupure ou le *epos* — ou l'instance inaugurale — où la sériation historique ouvre son bord et son récit. A les attendre, telles des trames implicites, des futurs possibles, saillies d'un devenir et de sa configuration, se déroulent les sagas issues de l'évènement particulier pour dire les marques de génération, qui constituent le cadre organique primaire d'une reconnaissance collective. Sont également des stries fondatrices du sens les irruptions de l'insolite ou de l'inoüi d'un premier rôle social qui traverse la mémoire et réagglutine, selon son ordre, le *lore* anonyme, en le soudant pour l'exemple ou pour une édification dans laquelle la référence devient fondatrice.

La Méditerranée-Atlantique: de la Saga à l'“Epos”

C'est à partir de la provision des sagas, préparant l'insertion dans l'Histoire pleine, qu'a lieu le frai — sur la grande esquisse du futur — des mythes de la Méditerranée-Atlantique, dans la prémonition d'un devenir qui n'est pas encore là. Ou qui est prêt à perdre la route où ont été re-postulés, par le pendule civilisateur, les temps d'accès;

d'entrée dans le devenir; de réserve, dans l'intérim magique de l'Histoire, si souvent pressentie comme pouvant être sacrifiée; du récit relégué, prématurément, à être fable, ne fût-ce l'immédiateté même de la naissance d'un peuple, ou que ne pût encore être reçu, dans l'identité collective, l'entaille de génération sur génération, lorsque la densité de l'évènement familier retombe sur lui-même, par manque d'accrochage, dehors, avec la richesse de la totalité sociale, son mélange, son impact transformateur.

La frustration répétée de l'accès se préserve par le réchauffement de cette hellénistique anticipée; du rencapuchonnage dans le magique, ou dans le retour vicairé à la saga ou à la monumentalité qui soutient la fresque historique encore passible d'avortement. En attendant, nous languissons dans la conversation d'Éphèse, de la Cathédrale de Vargas Llosa, ou le déversoir d'une langue nouvelle dans le *Grande Sertão* de Guimarães Rosa, — sentiers, à peine, du réel devenu orphique.

Notre Atlantique va ressembler à cette Méditerranée de la réserve des Alexandries de la mondialisation, plus prémonitoire que *recuerdo*. Il se protège, pour une reconnaissance secondaire, contre la vague des dominations, comme a été créée, à partir de Macondo, l'utopie immobile, dans ce qui aujourd'hui encore, face aux vides d'une histoire de peuple, préserve l'identité pleine du récit en tant qu'onirique. Et l'on emprisonne un imaginaire sous parole. Nous le portons, ainsi que le viatique sans frontière entre le réel et l'orphique, au sein de la vertu des littératures compensatoires des réactions de l'*epos* — des *salidas* pour une Histoire qui puisse raffermir une reconnaissance et une inscription. Il passe

alors à ce plus de nous-mêmes, en tant que témoin chiffré de notre confirmation — et à l'instance fondatrice faite mémoire intransférable.

Nous serions plutôt l'arcane errant totémique, dans la mémoire disponible à toute monumentalité qui envahisse le quotidien domestique du subjectif. Nous sommes déjà notre *factum*, de l'Apocalypse premier des *Sertões* de Euclides, ou la famille de Cordoba d'Ernesto Sábato, des présages fondateurs. Nous ruminons, avec García Márquez, le bolivarisme réincarné, et le redressons en vue de la reconquête de l'imaginaire, encore intact. Nous cantonnons le surprenant, dans l'insolite et l'extraordinaire du pays du Dr. Francia et de Roa Bastos; nous nous attardons à fixer le nouveau cortex des levées migratoires, à gagner la perpicacité des générations, sur quoi se tisse le temps de Laura Díaz ou de la fondation, de Nélida Piñon. La péripétie n'énerve pas, tant que la saga se niche encore. Ou, débalisé, un premier insolite monumental n'a pas besoin des lois de la fable sauvage pour se faire la vérité de *Yo, El Supremo*. Ou bien, organisée et refaite en réfractions, la trame familière va rompre son endogénie dans le tunnel sabatien. Ou, encore, allégorie maïeutique du mauvais présage, dans *Sobre Heróis e Tumbas*. Ou alors, saga, dans notre Atlantique-Méditerranée, toutes voiles dehors dans un devenir "pour soi", où *Tierra Nostra*, de Carlos Fuentes, peut refléter le devenir de ce qui est dehors. A partir de là, seul se dévoile, au coeur de nos nations, le *plenum* de leur viabilité, bénéfique de l'imaginaire, où s'exerce la rencontre du temps majeur, la simultanété canonique du devenir, et où on l'exorcise. C'est, précisément, la purge somnambule de Jerónimo de Aguilar, qui descend

de l'onirique pour être le répertoire, saturant, d'une histoire *in fieri*. Et dans le décor de la péripétie entièrement déclenchée, se déplaçant d'un premier excès en tant qu'intrigue, Fuentes nous dessine le personnage possible, faisant surface dans ce que cette trame comporte: celui de cet Artemio Cruz, la preuve que notre "être de monde" s'est bien trop mis en garde contre ses modèles futurs, allant jusqu'à l'abjection ou au mépris, à l'intrigue à l'intérieur de l'intrigue, seule scène de notre héliénistique, byzantin prématuré, de nations tronquées, garantissant l'éternel retour de l'*epos* par la saturation préalable de l'imaginaire. Ce sont-là nos sorts, ceux des "magnes Europes", de l'errance fortunée du nouvel engagement, entre la mouture sociale américaine instantanée et l'hybridation des Antilles. Têtus, n'attendant que le changement de la toile de fond. Orgueilleux, notre peuple, et son *lore*, dans la stricte architecture de la mémoire anticipée, ainsi que cette Alexandrie au sein du Prata. Buenos Aires votive, de toutes les langueurs, et Méditerranées-Atlantiques de la réverbération.

Pas de Simulacres, dans la Pampa comme dans l'Égée

Nous n'avons qu'à peine dévoilé ce qui est le propre de la culture, et qui la fait s'accrocher, dans le monde, aux règles et à la grammaire de son articulation historique, héritiers que nous sommes encore de la case du *logos*, qui a donné naissance à la réflexion dans le monde grec. Il nous manque encore toute la voûte pour pouvoir estimer comment la mondialisation frappe à la porte de notre "monde intérieur" et l'échange contre son *ersatz*, ainsi qu'elle

réinstalle les canons de la représentation, nichée dans la mémoire tel un palimpseste excessif, aux si nombreuses entrées dans le devenir. Nous ne faisons que commencer à nous interroger à propos du nouveau jeu de césures entre le subjectif et l'objectif. Et aussi de nous demander de quelle façon cette invasion du temps interne par le simulacre — et son infinie reproductibilité — essaie de recouvrir le sol de l'unique et de la différence. Notre pampa, dans le fouettement de la propre raclure, nous offre la netteté géométrique capable de refléter l'escamotage, comme la pointe désséchée de l'Égée. Nous ne savons même pas, sur la toile des hégémonies, ce que l'Histoire retient comme étant son dessin, imposé à la nature et soumis à la rétention, trait cycladique, édité dans la mémoire du discours, comme vestige de la perception du temps réel par ses acteurs.

Quoi qu'il en soit, la latinité, aujourd'hui, dans son invocation-même, ne peut plus se servir de l'homogénéité d'anamnèse, le canon du rachat de son expérience étant encore incertain, ainsi que le premier accomplissement de la prospective, qui lui demande l'équilibre de la scène, première et opulente construction sur le regard. Face au rapt civilisateur qui a emporté le monde saxon dans son élan, nous vivons en Amérique Latine des conditions radicalement innovatrices d'une expérience d'identité. Celle-ci est presque futuriste, et déjà récupératrice. Prisonnière à présent de son excès de vécu et de gardé, résistance à l'endroit et à l'envers hégémoniques, où les simultanités actuelles du changement, et leur occurrence complexe, ont annulé les vieilles progressions linéaires de la domination. Nous ne pouvons non plus espérer que s'émiette — *ad argumentandum* — la

figure du modulaire, ou que nous parvenions aux récupérations, ou à la défense d'un résidu, d'une identité, comme étant le propre de la sage conjugaison des processus social, de civilisation et de culture.

IV — Dénouement

Nos Viatiques de l'Imaginaire

Le *continuum* de la représentation, abrité par le nommé "monde intérieur", s'est toujours articulé selon le fil du sens; par l'intermédiaire de la saga qui, tout d'abord, décantait les solidarités dites "organiques" attendant le *epos*, c'est-à-dire, les canons de l'opération de reconnaissance sociale capable de les identifier; par l'anamnèse pouvant les éditer; par les mythes qui, dès lors, pouvaient se passer de la remémoration; par le récit qui assurerait la conversibilité-limite entre l'objectif, qui fonde ce monde intérieur, et l'imaginaire, qui lui sert de viatique.

Dans son vertige, la mondialisation nous fait perdre pied quant à ce qui est, la réalité bâtie dans son échange symbolique, qui a franchi l'espace de la subjectivité. C'est le plus ancien des supports de l'équilibre d'une Histoire faite monde qui est en péril, vu qu'il s'agit de la continuité d'un seul temps, énonçable en tant que discours et, à la fois, prisonnier d'une dialectique du *logos* basée sur le reflet de la réalité ayant une porte ouverte sur le monde intérieur. Et, dès le début, encore exempt de l'histoire de sa propre transmutation; de ces réifications et réductions sur lesquelles s'est refermée, à jamais, la caverne.

Dans le Labyrinthe du Modulaire

Toute la révolution, encore bruyante, du post-moderne, stimulée par le progrès phénoménologique, ne va pas seulement réorganiser le discours classique et son influence sur la subjectivité. Nous sommes habitués, dans la suite des sériations historiques désorientées, au toucher strict des simulateurs du premier type. Ou, maintenant, à la contrefaçon des flux du vécu par rapport à la mouture honnête de la représentation.

Qu'est-ce encore que l'ancien répertoire? Est-ce le *script*, dans l'anamnèse reconstituée, pliant sous le poids des codes et de la nouvelle initiatique de l'information, rationalisant le labyrinthe à jamais, en supprimant le fil d'Ariadne? Nous n'avons plus de courant interne qui échappe au modulaire ou, surtout, qui nous vaccine contre sa réplique et laisse au *logos*, comme hommage, la réflexion discrète, confinée par l'imaginaire raconté. Dans un tel contexte, la latinité pourrait jouir de tous les atouts de sa propre décadence, si elle savait lui prêter l'alibi hellénistique, aussi durable que le nouveau monde syncrétique sans dialectique. Il n'y a donc pas de restes, mais des annulations radicales de ce qui est défini comme sans importance pour le connaissable. Et la frontière propre d'un univers disparaît, comme si une référence particulière et vraiment collective présidait à un flux complexe du devenir et de son absorption. A l'intérieur de ce cadre s'éteint donc le *limen*, et tout le mur servant à l'isolement de la barbarie, ou s'évanouit un temps historique bien scandé par les imminences de conquête et de contre-invasion.

Les Barbares Nus, sans Frontière

Nous avons dans l'Atlantique héliénistique les plus vastes extensions de ce contre-espace né de l'annulation, par la nouvelle cybernétique sociale, de ce qui est habité par les vieux et féconds "peuples des confins". Le rôle majeur du futur est réduit à la dichotomie de l'inclusion ou de l'exclusion, à laquelle on n'accorde pas même le contre-*input* d'un échange dans la constellation mondialisante. On élimine, en tant que déchets, des différentiels.

Ce que l'on jette, c'est ce qui n'est pas absorbé *in totum* par ce temps sans surprise, qui permet l'homéostasie historique finale du système. Ce n'est pas l'entropie, dont les pertes et les flancs d'un dynamisme en chute seraient exposés, rétroactivement, à l'Histoire et au paléo-univers de la culture qui les soutient.

Anti-systémique, le monde de la latinité ne représente pas seulement la défense d'une archéologie de la différence, dans cet univers organisé chaque fois davantage par les simulacres du sens moyen et de son inexorable répétition. Poussée sur les cartes bizarres à l'ordination civilisatrice, notre culture se transforme en sentinelle de l'éventuelle réinsertion du processus dans lequel toute référence ou "vision de monde" trouve la brèche menant à l'abandon du modulaire et au déclin stérile du devenir. Ou que, par accident, le déséquilibre de l'imaginaire puisse tromper l'excès exponentiel d'alternatives fixées, dont le système investit son avenir. La brisure éventuelle de la trame implique son reconditionnement. Et la simple entropie, *per se*, n'accepte définitivement pas d'issue hors de ce qui a été programmé. Ou susceptible de revenir à la réflexion de l'Occident au

“niveau de la mer” ontologique, malgré le fait que le fil d’Ariadne ait été coupé à l’entrée du labyrinthe modulaire, et la constance des besoins pouvant être formulés à l’écran condamné des désirs.

Il nous est désormais impossible de cacher, de masquer notre désir, d’innover parfois, car il nous manque le *limen* créateur d’une nouvelle barbarie. L’inclusion ne connaît ni fuite ni réplique, et la citoyenneté est prioritaire, pour ce qui est de ce que lui permet comme figure saturante l’universel de la représentation. L’exclusion revient à la différence ontologique du *in* et du *out*, dans le binaire restreint de l’admission et de l’abandon de l’horizon modulaire. Nous avons connu le même escamotage ontologique dans la perfection grecque de l’attribution civico-politique du prédicat de la liberté, et de sa négation, rejetable, avec l’esclavage, au “royaume des choses”.

Le Virtuel et l’Exil de l’Autre

Un même bannissement métaphysique a lieu face au nouveau système hégémonique. Tous sont des puissances nécessairement incluables dans l’univers modulaire. D’où l’“autre” est exclu, vis-à-vis de l’unique statut ontique que le virtuel reconnaît. A vrai dire, tout ce qui est discordant de cette identité radicale s’élimine, en tant que menace de dévolution à la réalité, en principe, annulée. Le virtuel rejette, *a priori*, le référentiel du proche, pour être un artefact de ce que fait la civilisation, désalignée du contexte et de la référence. Il ne nous reste que cette médiation inépuisable du simulacre, soumis, à son tour, à la réification infinie. Ou le

manque croissant de fondement de la première réminiscence de la reconnaissance et du sens de l'échange entre le réel et le symbolique. S'il existe une première perception, elle ne se marchande que fiduciairement.

Toutefois, obstinés, nous gardons la nostalgie de la catastrophe et du *volkswanderung*. Peut-être, à notre façon, celle d'une mémoire de la latinité. Nous en extirpons, cependant, un sens des imminences qui peut encore, entre les bonnes liaisons de la culture, se confronter au vertige de l'accélération dans lequel nous souffrons de l'obsolescence exaspérée, dans notre mouvement de retour à un "être au monde". La métaphore de l'Alexandrie nous sert de stratégie pour profiter du delta, dans le modulaire final de l'écoulement du Nil. Il n'y a plus de barbares, et la fissure de l'âme est là: le virtuel la traverse exhaustivement, mais ne la recouvre pas.